I

« Petit ». Voici le premier mot qui lui vint à l'esprit. Il se tenait debout dans l'embrasure de la porte et contemplait ce qui allait devenir sa maison.

« Maison ». Un mot chaleureux et profond, synonyme de famille, d'amis et de bons repas, faisant penser à tout sauf à ce qu'il avait sous les yeux. Une pièce sombre, meublée d'un canapé défraîchi et d'une petite table à peine assez grande pour accueillir deux personnes… Et dire qu'ils allaient vivre là, entassés les uns sur les autres, pour un temps indéterminé, mais qui risquait fort de s'éterniser… Maudite guerre ! Maudit pays ! Tout ce qu'ils avaient construit, vécu… parti en fumée ! Il fit quelques pas, suivi de près par Anissa, sa mère. Le silence était tel qu'on pouvait entendre le léger grésillement de la faible ampoule suspendue au plafond. Anissa finit par le briser :

– On sera bien ici, vous verrez.

Mais, au ton de sa voix, on sentait bien qu'elle essayait de s'en convaincre elle-même.

Sans répondre, il ouvrit l'une des portes qui donnait sur une petite salle de bains sans fenêtre, sentant le renfermé.

– Ah bah, au moins on va pouvoir se laver, dans ce trou à rat, ça a dû leur coûter cher de nous faire un tel cadeau ! dit-il d'un ton sarcastique.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis des mois, et il eut l'impression que sa gorge allait éclater, comme si elle avait arrêté de fonctionner pendant tout ce temps et que le mécanisme se remettait doucement en marche. En l'entendant, sa mère resta quelques secondes bouche bée, elle avait fini par oublier jusqu'au son de la voix de son propre fils. Mais l'indignation prit le dessus sur l'émotion et elle s'écria, outrée :

– Aziz ! Comment oses-tu ? Ces gens nous ont offert un refuge, nous leur devons gratitude et respect.

– Respect ?! Tu parles ! Ils nous considèrent comme des miséreux et on devrait s'agenouiller à leurs pieds ?!

Furieux, Aziz ouvrit une autre porte au hasard puis il s'arrêta net. C'était une pièce ordinaire, sans aucun meuble, excepté un matelas à même le sol. Les murs étaient blancs, nus. Pourtant, il ressentit comme un coup en pleine poitrine. Tout à coup, ce n'était plus une pièce vide qu'il avait sous les yeux, mais sa chambre à Alep, pleine de couleurs, spacieuse, les murs ornés de posters et de photos. Il en avait passé des heures, à tourbillonner sous les rayons du soleil qui filtraient par les fenêtres, une douce musique s'échappant de la chaîne stéréo. Le son toujours très bas pour éviter

une nouvelle crise de la part de son père, mais assez fort pour l'emmener, le temps d'un refrain, là où il se sentait vraiment à sa place.

Il s'aperçut qu'il avait fermé les yeux. Quand il les rouvrit, le charme était rompu et il revint à la triste réalité. Il était en France. Loin de tout ce qui lui était familier. Comment sa vie avait-elle pu basculer du jour au lendemain ? Il se souvint qu'il s'était levé ce jour-là comme chaque matin, prenant son petit déjeuner dans la grande cuisine familiale, le visage éclairé par la lumière naissante du soleil qui entamait sa longue ascension quotidienne. Tout était paisible dans le quartier de Karm-al-Myassar, on entendait les voitures passer dehors et sa mère chantait en étendant le linge.

Mais soudain, la porte d'entrée avait claqué et les pas précipités de Kamel, le père d'Aziz, avaient résonné dans l'escalier. À ce moment-là, Aziz ne savait pas encore que sa vie ne serait plus jamais la même et que les paroles de son père balaieraient tout son confort. Sans se douter de rien, il pensait à son meilleur ami Salim qui fêtait ses quatorze ans ce jour-là, et il songeait avec nostalgie à tous les bons moments qu'ils avaient passés ensemble. Son père avait alors fait irruption dans la cuisine, l'air paniqué, et avait dit à son fils :

– Nous ne sommes plus en sécurité ici, il faut partir ! Nos affaires sont en bas, préviens ta mère et rejoins-moi devant la maison.

Abasourdi, Aziz était resté là, les bras ballants, se demandant si son père était tombé sur la tête. Voyant que son fils n'avait pas esquissé le moindre mouvement, il avait insisté :

– Aziz !? Tu as compris ce que je t'ai dit ou non ? DÉPÊCHE-TOI !

Sortant de sa torpeur, Aziz avait couru chercher sa mère, qui avait pris la petite Zahia dans ses bras, puis ils étaient tous les trois sortis en courant. Kamel avait expliqué en quelques mots la situation à Anissa et ils étaient tous les quatre montés dans la voiture. Tandis que celle-ci s'éloignait, Aziz avait jeté un coup d'œil derrière eux, sonné, commençant enfin à comprendre qu'il n'allait sûrement jamais revoir sa maison, son quartier, son école… Kamel avait alors exposé plus en détail les raisons de leur fuite. Le couple avait préparé leur départ depuis plusieurs jours, sentant la menace se rapprocher, de sorte qu'il deviendrait de plus en plus dangereux de rester. Sous le choc, Aziz n'avait saisi que quelques bribes de la conversation, son père qui parlait de gouvernement, de personnes haut placées, d'espions et d'armes à feu. Il n'avait par la suite jamais essayé de comprendre pourquoi ils avaient dû ainsi quitter tout ce qu'ils connaissaient, préférant considérer leur départ comme un choix inévitable : ils étaient en danger, ils devaient partir. À ses yeux, rien ne justifiait un tel sacrifice, alors autant laisser les problèmes d'adultes aux adultes.

À partir de ce jour, leur long périple avait commencé. Ayant laissé la voiture sur un terrain vague, ils avaient passé

la frontière turco-syrienne puis avaient marché pendant des jours et des jours à travers la Turquie. La fatigue s'était vite fait sentir. Les maigres rations étaient réservées en priorité à la petite fille d'un an et tous étaient devenus très faibles. Quand enfin ils étaient arrivés à Bodrum, dans le sud-ouest de la Turquie, ils n'avaient plus rien de la vitalité des premiers jours. Leurs visages étaient creusés par la faim et chacun semblait avoir pris dix ans. L'urgence avait été de trouver un passeur pour gagner les côtes grecques. Ils avaient embarqué à vingt sur un canot de sauvetage prévu pour cinq et avaient failli couler. Aziz avait été traumatisé par cette traversée, il avait vu la mort de si près ! Après cet événement, il avait décidé de ne plus ouvrir la bouche avant d'être arrivé à destination. C'était le seul moyen pour lui de faire face. De se protéger. Il s'était refermé sur lui-même et rien ni personne n'aurait pu le faire changer d'avis. Toute sa vie, ce souvenir le poursuivrait. La nuit, il en fait des cauchemars. Toujours le même, en boucle. Coincé sous un bateau, dans l'eau glacée, la bouche grande ouverte pour crier. Mais aucun son ne sort, l'eau s'engouffre dans ses poumons et il suffoque, jusqu'à ce qu'il se réveille en sursaut.

En Grèce, ils avaient passé de longues semaines dans un camp de réfugiés avant de pouvoir continuer vers le nord. À pied, la traversée de la Macédoine leur avait pris dix jours. Avec leurs dernières économies, ils étaient montés à bord d'un camion et avaient traversé la Serbie, la Hongrie